

Historique de la réalisation de la Clinique des Mines qui a officiellement ouvert ses portes le 1^{er} octobre 1913

IneditS06 CPHJ

* * * * *

Article de Louis Desmots, correspondant à Briey de "L'Est Républicain", paru à la Une du quotidien nancéien le 13 décembre 1913.

DANS LE BASSIN DE BRIEY

L'Hôpital des Mines et de la Métallurgie

BRIEY, 12 décembre. — Que de fois n'avons-nous pas entendu des gens, se prétendant au courant de tout ce qui se passe dans l'arrondissement de Briey, dire d'un petit air assuré : « Les industriels de cette région ne font rien pour leurs ouvriers, pour eux, un homme est une machine à extraire du minerai, ou à fabriquer de l'acier, rien de plus ».

Parmi ceux qui tiennent ces propos, il y a des hommes de bonne foi et d'autres qui savent bien qu'ils disent une contre-vérité en parlant ainsi. La vérité, c'est que les œuvres sociales ayant pour but de contribuer au bien-être de l'ouvrier sont extrêmement nombreuses dans notre arrondissement, mais comme elles font beaucoup plus de besogne que de bruit, cela permet de les ignorer ou de feindre de les ignorer.

Mais il est une œuvre philanthropique admirable, dont personne ne pourra ignorer l'existence ni contester les services, qui fonctionne depuis quelques jours et que nous devons, comme les autres, aux industriels de notre bassin minier.

Cette œuvre, si utile, c'est l'Hôpital des Mines et de la Métallurgie, construit à Briey même, par les sociétés minières et métallurgiques du bassin.

La construction de cet hôpital aura pour heureux effet de supprimer les multiples inconvénients dont se plaignaient non sans raison, les médecins chargés de donner leurs soins aux ouvriers des mines et usines.

Dans ces mines et usines, les accidents sont forcément assez fréquents. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, dit la sagesse des nations. Des milliers de travailleurs ne peuvent être employés à extraire du sol le minerai que d'autres ouvriers transforment en fonte, acier, produits les plus divers, sans que des accidents, dus quelquefois à la fatalité, souvent à l'imprudence des victimes, se produisent.

En cas d'accident peu grave tout allait bien, le blessé était transporté à l'infirmerie de la mine ou de l'usine, car chaque mine ou usine possède une infirmerie parfaitement aménagée, où il était parfaitement soigné.

Mais en cas d'accident grave, nécessitant une opération un peu délicate par exemple, cela allait très mal. Il fallait envoyer le blessé à l'hôpital de Nancy, lui imposer deux ou trois changements de trains, un voyage fatigant, des souffrances supplémentaires.

Il arriva quelquefois que le malheureux ainsi évacué sur l'hôpital de la grande ville succomba en cours de route !

Les sociétés de la Marine et d'Homécourt, d'Anderny-Chevillon, d'Amermont-Dommary, de Micheville, de la Mourière, de Pont-a-Mousson (propriétaire des mines et usines d'Auboué), du Nord-Est, de St-Pierremont, Schneider et Cie (propriétaires des usines de Droitaumont) s'inquièrent bientôt de la pénible situation faite à leurs ouvriers blessés et décidèrent d'y remédier.

Le 12 septembre 1911, ces 9 mines et usines constituaient une société par actions, à capital variable, ayant pour objet la construction, à Briey, c'est-à-dire au centre de notre riche bassin minier, d'un hôpital modèle qui fut tout de suite baptisé : « Hôpital des Mines et de la Métallurgie ».

Le conseil d'administration de la nouvelle société fut constitué comme suit :

MM. Laurent, directeur général de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt : président ;

Cavallier, administrateur-général des Hauts-Fourneaux et Fonderies de Pont-a-Mousson : vice-président ;

Guillain, administrateur-délégué de la Société des Mines d'Anderny-Chevillon ;

Hanra, directeur de la Société des Mines de Saint-Pierremont ;

Milius, secrétaire-général des Mines de La Mourière ;

Saladin, ingénieur au Creusot ;

Sauvet, directeur des Mines d'Amermont-Dommary ;

Simon, administrateur des Aciéries de Micheville ;

Villain, administrateur-délégué de la Société des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est, administrateurs.

Avec de tels hommes, habitués à conduire de grosses affaires avec rapidité et décision, les choses ne devaient pas traîner.

Un architecte parisien, spécialisé dans la construction d'établissements semblables, fut chargé d'établir les plans du futur hôpital des Mines et de la Métallurgie. Etudié par le conseil d'administration, le projet de M. de la Hougue, c'est le nom de l'architecte en question, fut adopté et les travaux confiés à MM. Buzzi, entrepreneurs à Auboué.

Ceux-ci se mirent à l'œuvre avec leur coutumière activité. Le lendemain de l'Ascension, l'an dernier, le premier coup de pioche fut donné. Pour la fin de novembre de la même année le gros œuvre était terminé. Les travaux, exécutés sous la surveillance de M. Auburtin, architecte à Briey, avaient été rondement menés, puisqu'en six mois un vaste immeuble était sorti de terre.

Restait l'exécution des travaux intérieurs et d'aménagement, travaux multiples et particulièrement délicats dans la construction d'un établissement semblable. Il nous suffira, pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance et de la complexité des travaux d'aménagement, de placer sous leurs yeux les lignes suivantes écrites par notre excellent confrère Holleville, qui consacra récemment un très intéressant article à l'hôpital des Mines.

« Le sous-sol constitue à coup sûr par « l'ingéniosité et le perfectionnement de « ses aménagements l'une des parties les « plus intéressantes de cet immense éta- « blissement. Au reste par sa hauteur au- « dessus du niveau du sol, surtout du côté « de la façade arrière qui a été déblayée « jusqu'à sa base pour permettre son ac- « cès de plein-pied aux fournisseurs et aux « gens de service, il mériterait plutôt le « nom de rez-de-chaussée.

« Il renferme tous les rouages indispen- « sables à la bonne marche d'un établisse- « ment aussi important.

« C'est ainsi que la partie située sous le « pavillon des contagieux est entièrement « consacrée au service de désinfection as- « suré par une étuve de la maison La « Blanc, dans laquelle le linge des mala- « des, recueilli et apporté sur chariots « dans une salle à part, est enfourné au « moyen d'instruments qui évitent toute « manipulation manuelle. Le linge du per- « sonnel et des patients est recueilli sépa- « rément par des trappes « ad hoc ». Dé- « sinfecté au degré voulu, il est enlevé de « l'étuve au moyen d'un dispositif spécial « très ingénieux et transporté dans un « séchoir spécial.

« C'est là également que se trouvent la « buanderie et le séchoir munis de cuves, « de chaudières, d'essoreuses, fonctionnant « à la vapeur d'eau, le séchoir lui-même « renfermé par un cloisonnement et opérant très rapidement à l'air chaud.

Cette partie est absolument séparée de celle des contagieux. Au reste tout dans l'établissement est disposé de façon à ce que non-seulement le linge des contagieux et des malades ordinaires, de même que celui du personnel, soit manipulé sans mélange possible, des conduits spéciaux pour chaque catégorie l'amenant au sous-sol. »

Le reste est à l'avenant. On peut dire sans crainte d'exagération que le nouvel hôpital de Briey est aménagé selon toutes les règles de l'hygiène et qu'il comporte les tout derniers perfectionnements.

Il n'est donc pas surprenant qu'il ait fallu beaucoup d'argent pour le construire et l'aménager. La dépense totale est évaluée à un million deux cent mille francs environ, un joli denier, comme on le voit, mais nos sociétés industrielles n'ont pas l'habitude de lésiner quand il s'agit d'œuvres utiles à leur personnel. D'ailleurs, l'hôpital des Mines et de la Métallurgie leur permettra de réaliser des économies non dédaignables sur les frais de transport et de séjour dans les hôpitaux.

Construit en bordure de la route de Longwy à Pont-à-Mousson, au lieu dit « Surles-Hauts », le nouvel hôpital surplombe une partie de la cité briotine et fait face à ce qu'on appelle la Ville-Haute. C'est « une construction imposante, mais aux « proportions harmonieuses », dit justement un confrère.

Edifié sur un petit plateau séparant les vallées du Woigot et du Rawé, l'hôpital procurera à ses hôtes un air salubre et une vue splendide, tout ce qu'il faut pour des malades et convalescents.

Il pourra recevoir 130 lits dès les premiers temps, plus tard si besoin est, ce chiffre pourra être porté à 200. Il suffira pour cela d'édifier deux nouveaux pavillons dont la façade donnera sur la route.

Construit en principe pour le personnel des neuf sociétés auxquelles revient le mérite de sa création, l'hôpital des Mines et de la Métallurgie pourra, plus tard, recevoir des malades n'appartenant pas à ces mines et usines. Il faut souhaiter, dans l'intérêt de la région, que ce moment arrive le plus tôt possible.

Le directeur de l'hôpital est M. le docteur Stern, chirurgien de haute valeur, venant de la capitale. M. Stern sera assisté dans sa tâche par un aide, si besoin est. Le service est assuré par des sœurs de l'ordre de Saint-Charles, aidées par des infirmières et infirmiers.

Rien n'a été négligé pour que les malades et blessés des mines et usines participantes trouvent là des soins éclairés et dévoués, assurés par un personnel de choix. Les convalescents auront à leur disposition des salles de jeux et de récréation, des terrains de promenade et, surtout, ils vivront dans une atmosphère de sympathie qui fera beaucoup pour leur complet rétablissement.

L'hôpital des Mines et de la Métallurgie est une belle œuvre qui montre bien la sollicitude de nos industriels pour leur personnel.

Louis DESMONTS.

Dans son journal dactylographié intitulé "Briey sous la botte prussienne de 1914 à 1918", l'abbé Louis PINOT, aumônier de l'Hôpital des Mines, relate les débuts du fonctionnement de la clinique.

Le prêtre évoque ensuite les événements consécutifs à la déclaration de guerre et les premières semaines du conflit, au cours desquelles le personnel est confronté à un afflux de blessés allemands et français prisonniers.

La Clinique des Mines et de la Métallurgie du bassin de Briey a son siège administratif à Paris. Elle doit son existence à une haute inspiration philanthropique. Un bon nombre de mines et usines du bassin de Briey se sont cotisées pour l'édifier, en faveur de leurs ouvriers et employés, blessés ou malades, et de leurs familles. Elle s'élève imposante sur la Côte des Hauts, en face de la ville Haute de Briey, le long de la rue Jeanna d'Arc, sur la route de Longuyon.

-II-

Construite d'après les données de la science moderne, elle est magnifiquement aménagée. On peut dire que l'espace, l'air, la lumière, le soleil y sont à profusion. Un simple détail typique: on n'y sent jamais ~~que~~ ces relents d'hôpitaux qui soulèvent le cœur, on y respire un air pur et vivifiant qui en rend le séjour extrêmement hygiénique. Seul au milieu d'une vaste propriété bien clôturée, l'hôpital permet à ses habitants une vue magnifique des paysages les plus lointains et les plus variés. Norroy-le-Sec, campé sur sa hauteur, les Hauts de Meuse, Valleroy et son clocher, la gare de Batilly et le fort d'Amanvillers, Sainte Marie-aux-Chênes, et au-dessous, Auboué avec ses gigantesques cheminées d'usines, le rougeolement des coulées de fonte, Montois, l'usine d'Homécourt, les fumées de Joeuf, Saint-Privat, le cirque tout proche des jardins bordant la vallée de la Sangsue, Briey et le pittoresque amoncellement de ses maisons qui grimpent de toutes parts vers l'antique Eglise à 5 nefs et le clocher trapu forment à ce splendide sanatorium un incomparable panorama. On irait loin pour trouver mieux et plus beau. Les salles d'opérations, dignes du progrès moderne; éblouissent et donnent envie d'y passer pour de bon. Salles communes; chambres particulières, salles de bains, offices, salles de pansement, monte-charge électrique, ascenseur du service des blessés et malades; service d'isolement auquel ne manque rien, désinfection perfectionnée, buanderie desservie par la vapeur et l'électricité, chauffage central distribuant partout chaleur et bien-être, lingerie modèle, cuisine d'une installation remarquable, chapelle d'une élégante simplicité; que manque-t-il à cette maison pour être, en son genre, un modèle achevé? Ceux qui l'ont édifiée méritent la reconnaissance de ceux qui souffrent; la reconnaissance surtout des blessés et malades du bassin de Briey, pour qui elle a été construite.

La clinique Ouverte officiellement le 1er Octobre 1913, elle avait déjà rendu à la population ouvrière des environs les services les plus signalés quand le matin du 5 Août 1914, parurent les premiers cavaliers allemands, quand, dans la personne des 2 officiers qui les commandaient, ils fournirent à la clinique les 2 premiers blessés ennemis. Ils ne devaient pas tarder à être suivis de milliers d'autres. Tous y trouvèrent une charitable hospitalité, les soins les plus éclairés, le dévouement. A tous sans exception, la section briotine de la Croix Rouge prodigua ses attentions, ses délicatesses. Après la bataille de Rouvres, dans la nuit du 24 au 25 Août 1914, mille soldats allemands environ et une cinquantaine de soldats Français reçurent en la Clinique, des chirurgiens allemands, les premiers soins. Les vastes corridors du rez-de-chaussée étaient remplis de blessés, couchés sur un peu de paille. Pour la plupart, les blessures étaient graves, et c'était pitié d'entendre réclamer, d'une voix lamentable, ici de l'eau, là un peu de pain. Jusqu'à 2 heures du matin, les pansements ne cessèrent pas un seul instant. Dès que le nombre des transportables était suffisant, un camion était copieusement empli et filait dans la direction de Metz ou de Thionville. Seuls les plus atteints nous restèrent. Ils furent répartis dans les salles du rez-de-chaussée, tandis que, par ordre, les blessés français étaient rassemblés au 1er étage, d'où une évacuation paraissait moins facile. Ils y trouvèrent les quelques chasseurs à pied du 169 Bataillon, grièvement blessés le 5 Août au combat de Valleroy-Labry. Au fur et à mesure que les prisonniers étaient à peu près guéris, ils étaient dirigés sur l'intérieur de l'Allemagne. Le dernier, un caporal du 169 Bataillon de chasseurs à pied, nous quitta dans le courant d'Avril 1915, et regagna la France libre avec un convoi de grands blessés. Inutile de dire que

tous furent entourés de soins maternels; les membres de la croix-rouge les comblèrent de gâteries de toutes sortes. Il semble impossible qu'ils n'aient pas gardé de Briey, de la Clinique et de la croix-rouge, le meilleur souvenir.

Plusieurs semaines durant, sur ordre de la mairie, des Briotins 2 par 2, durent se relayer afin de passer la nuit à la Clinique; il s'agissait d'empêcher toute fuite de prisonniers. Le procureur de guerre avait, dès les premiers jours, déclaré que toute invasion serait rigoureusement punie de mort, et que les autorités de Briey seraient rendues responsables. Dès que la nuit arrivait, il était sévèrement interdit de faire paraître la moindre lumière; ce pouvait être un signal lumineux, une correspondance secrète avec les Hauts de Meuse, avec Verdun, ce Verdun qui commençait à hypnotiser toutes les têtes allemandes. On aveugla les fenêtres. N'empêche, que, de temps en temps, au milieu de la nuit, des soldats en armes arrivaient, préférant les plus terribles menaces de mort, d'évacuation immédiate: "Ils avaient vu, disaient-ils, une lumière." Naturellement, supposez que ce fût vrai, les leurs n'étaient jamais les coupables, et pourtant, à certains moments ils occupèrent une bonne partie de la maison.

Dans la partie orientale, se trouvaient, au 1er étage, les blessés Français; il y avait, au rez-de-chaussée, l'infirmerie allemande. C'est là qu'un jour nous eûmes l'agréable surprise d'entendre 2 réservistes allemands, venus pour se faire soigner, s'entretenir en notre savoureux patois Lorrain. Rien d'étonnant à cela. Ils ne connaissaient de l'Allemand que l'essentiel et ne savaient bien que le français et le patois de leur village. Preuve que ces gens là, comme leurs compatriotes, n'avaient pas le gosier allemand, pas plus d'ailleurs que le cœur. Ils étaient de Vathimont, en pleine Lorraine. Quinze jours avant la déclaration de guerre, ils avaient été convoqués pour une période d'instruction. Ce n'était qu'un prétexte. La période finie, ils avaient été retenus, sans autre explication; l'Allemagne voulait à tout prix la guerre et trouvait qu'elle tardait trop à éclater. Une nuit, celle du 4 au 5 Août 1914, nos réservistes étaient occupés à creuser des retranchements au fort d'Amanvillers. Vers 11 heures du soir, au-dessus de leurs têtes, de formidables coups de canon ébranlaient l'atmosphère, ils donnaient aux troupes allemandes le signal de l'entrée en campagne. Leur période était terminée, mais nos Lorrains n'eurent pas l'autorisation de rentrer, même pour quelques heures, dans leurs foyers. Ils partirent immédiatement. Ils portaient encore l'habit bleu-noir de 1870. Ils firent bientôt place à d'autres, vêtus du "FELD-grau", et la Clinique ne cessa plus d'être "krankenstube".

Vers la fin d'Août, en raison des prisonniers français qui étaient soignés à la Clinique, il fut interdit d'y entrer ou d'en sortir sans un laissez-passer bien en règle, délivré par l'officier chargé de la direction de l'hôpital. C'était alors un lieutenant alsacien assez bienveillant. Un factionnaire, fusil chargé et baïonnette au canon, se tenait à la grille. Ce factionnaire variait, suivant les unités qui passaient à Briey. Pendant quelques jours, il y eut là un Bavarois de je ne sais plus quel régiment, dont le grand souci était de boire et de manger. A chaque instant du jour, abandonnant faction et fusil, il se dirigeait vers la cuisine où tranquillement il réclamait sa pitance. A qui le rencontrait, paisible et dolent, il ne savait que dire, en montant la direction: "Kaffee trinken". Un jour, comme on lui demandait s'il connaissait Pont-à-Mousson et la région environnante, il répondit: "Ja, Nommeny, alles brennt." - "oui, à Nommeny, tout est en feu." Comme nous prenions un air incrédule

il expliqua qu'il y était allés. Nous ne pouvions croire une telle monstruosité, et pourtant ce n'était qu'une partie de la réalité. Peut-être même avions-nous en notre présence un des incendiaires et assassins dont la réputation a fait le tour du monde.

L'invasion s'accroissait. Dès les premières semaines, les passages de troupes, même à pied, furent incessants. Devant la Clinique, les soldats, par milliers, défilaient, parfois, plus souvent enthousiastes, ne parlant que de Paris, sur le chemin duquel ils se croyaient. C'est à cette époque que nous vîmes passer d'immenses convois de voitures, transportant canons, mitrailleuses, munitions, se succédant dans un ordre parfait, sans hâte et sans à-coup. Rien n'y manquait. Les 18 et 19 Septembre 1914, entr'autres, devant la Clinique seulement, il en passait plus de deux mille. Et dire que par la ville Basse, il n'y en avait pas moins. Déjà le 26 Août, par la route de Moyeuve, la rue de la Solle, le vieux Cloué, la ville Basse et la rue de Lantéfontaine, pendant presque toute la journée, s'écoulait un magnifique convoi de batellerie. Où tout cela se dirigeait-il? Nous ne le savions pas. Ce que nous savions, c'est que tout cela foulait le sol de la Patrie, menaçait gravement notre liberté, notre indépendance..



Carte postale allemande de la Clinique de Briey (vue arrière), transformée en Kriegslazarett (hôpital militaire) par l'occupant allemand. Elle est expédiée en Bavière, le 19 décembre 1915, par Josef Osterbergen, opérateur radio de l'escadrille bavaroises bFFA 7 qui occupe le terrain d'aviation proche de l'hôpital.